

mandera-t-on ? Dans quelle mesure pourra-t-on raisonnablement l'imiter ? Ou se bornera-t-on à réclamer de lui des disciplines lointaines ?

2° Qu'est-ce qu'un « maître » ? Le « professeur » plus ou moins vénéré ?

Nous ne sommes guère que des lentilles qui filtrent avec une adresse et une opportunité toutes relatives certains rayons, pour les projeter à leur tour dans la mesure de leurs moyens. La valeur des rayons importe, bien sûr, mais aussi la finesse, le grain, la vigueur et la sensibilité de l'émulsion sur laquelle ils agiront.

Ne me faites pourtant point dire que le musicien n'est qu'un photographe... amateur ou non.

La direction vers laquelle braquer son objectif ?

Mais où l'on voudra ! Surtout, de quelque utilité que tout cela puisse être, parfois, pas de consigne, pas d'absolu, ni de ces mots d'ordre imbéciles, périmés du fait même qu'on les détache de leur souche ! Pas d'anarchie, non plus !

Il y a Ennius. Il y a aussi son fumier.

Il suffit qu'on ne confonde pas la musique, ... « pure » ou « impure »..., avec ce qu'elle n'est pas. Et, dame, à voir encombrées les routes de poteaux indicateurs plus ou moins publicitaires, on se prendrait à excuser peut-être celui qui, tel le bon géant, hésiterait à tant de carrefours... meurtriers..., où il n'y a pas que de belles filles.

— P. O. FERROUD.

\*

\*\*

Il est de notoriété publique que M. Paul Dukas n'aime pas les enquêtes ; aussi devons-nous nous féliciter de ce que, tout en se récusant devant les termes à la fois « trop précis et trop indéfinis » de la nôtre, il lui apporte cependant une réponse chargée de sens, dans son laconisme voulu :

Les Modèles ? Les Maîtres ? Mais c'est tout ce qui façonne notre sensibilité et nos sensations, tout ce qui modifie notre expérience ! La Vie, la Nature, la Poésie et l'Art de tous les temps nous tendent leurs miroirs : nous y cherchons notre image qui s'y reflète ou s'y déforme. Voilà tout.

Quant aux « Pôles attractifs et répulsifs », accordez-moi la prudence... Je ne suis pas explorateur.

PAUL DUKAS.

\*

\*\*

1° Mes modèles ?

Pour la musique religieuse, l'art grégorien, la polyphonie palestrinienne, naturellement.

Pour la musique profane : Couperin, Senaillé, Francœur, Jean-Marie Leclair, Fauré, Ravel.

2° Permettez-moi, tout d'abord, de vous chercher une querelle amicale :

il ne peut y avoir de *dogmes* esthétiques, on n'en trouve que dans la religion et, si l'on veut, dans la philosophie. Ce mot, employé ici, me fait l'effet d'un paratonnerre destiné à attirer la foudre des libéraux, c'est-à-dire de ceux dont l'opinion ne compte pas puisqu'ils se font une loi de leur vacillation. On vous répondra : surtout pas de dogmes, mais l'on n'aura rien dit.

Mes directions ?

Dans ma musique vocale latine, je cherche à trouver l'aisance, la liberté que procure seule la discipline du contre-point. La variété merveilleuse des vieux modes chers à M. Maurice Emmanuel m'enchantent. Et je m'efforce de faire passer dans le style vocal quelques-unes des « conquêtes » de l'harmonie moderne, mais avec le souci constant d'éviter toute tournure instrumentale, c'est-à-dire d'oublier tout ce qui a été écrit dans les Allemagnes.

Quant à ma musique profane, les noms cités plus haut en indiquent suffisamment les tendances. Les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles français me paraissent admirables, et, d'une façon générale, la musique traversée du souffle classique dont la France a hérité de la Grèce.

Ce que je hais, ce sont les Barbares de génie qui sont les actuels tyrans de la salle de concert, où il font triompher une esthétique internationale, le goût de ce qui est original, étrange, caractéristique, aux dépens de la qualité, de la mesure, du goût, des vertus classiques dont le nom seul suffit parfois à faire ricaner les ennemis de la musique française.

Me suis-je assez compromis ?

Que la musique française ne cesse pas d'être française, tel est mon vœu. Je me souviens que, selon la remarque de M. Charles Maurras, le classique, l'attique fut plus universel à proportion qu'il fut plus sévèrement athénien, athénien d'une époque et d'un goût mieux purgés de toute influence étrangère.

Et si, dans l'ordre de la consommation, il peut être utile, jusqu'à un certain point, de se montrer éclectique — dans l'ordre de la production, n'est-il pas légitime de redouter à l'égal de la peste ou du choléra la langue internationale, cosmique, anonyme, où se dissoudraient les syntaxes particulières, produits de l'histoire, de la race, et qui sont les portes étroites par lesquelles il faut passer si l'on veut se créer un style ?

Aloys FORNEROD.

\*\*

1<sup>o</sup> Mes modèles ? Ils furent : et, suivant les périodes, tour à tour Bizet, Schumann, et puis Grieg (oui !) et les Russes et naturellement Debussy et Dukas : Jamais Strauss (étrange !), jamais Strawinsky, jamais enfin les... cacophoniques.

2<sup>o</sup> Mes directions ?... Désormais je crois, après tant de tâtonnements — n'ayant à suivre que ma route, tracée déjà par *Sakuntala* et *Impéria* (théâtre) — et par la « Sonate » pour Cello et le 2<sup>o</sup> Quatuor à cordes, comme